

LeVerbe

REPORTAGE

Incursion chez
les travailleurs
migrants agricoles

NOUVEAU CHRONIQUEUR

Le philosophe
Fabrice Hadjadj
se joint à l'équipe

ENTREVUE

JEANICK FOURNIER

TRÉSOR
NATIONAL



Qu'est-ce qu'on va faire de toi?

Vous ne savez plus quoi faire lire à vos jeunes pour leur donner le gout de Dieu? Peut-être êtes-vous parfois même tenté de désespérer de vos enfants?

L'histoire de Léonie, la sœur de sainte Thérèse et la plus rebelle et difficile des filles Martin, est pour vous. Sa vie est un récit d'espérance tant pour les parents que pour les enfants.

Ce livre de Jacques Gauthier a été pensé pour les jeunes. Chaque chapitre est divisé en sous-sections (biographie, passage biblique, questions personnelles, prière) pour ponctuer la lecture de réflexions.

Sur les traces d'Excalibur

Arthur et sa légendaire Excalibur, les chevaliers de la Table ronde, Lancelot et Guenièvre, ces personnages ont enflammé l'imaginaire depuis la fin du XII^e siècle. Et si la légende et l'histoire convergeaient dans une petite chapelle toscane?

À Montesiepi, tout près de Sienne, les visiteurs peuvent voir, fichée dans un rocher, une certaine épée qui aurait appartenu au saint ermite Galgano Guidotti (1148-1181). Il est d'abord chevalier fétard jusqu'à 32 ans, alors qu'une vision le fait tomber de son cheval et lui ordonne de renoncer à tous biens et plaisirs terrestres. Pour sceller la promesse de sa nouvelle vie, il tire son épée pour la briser contre un rocher, mais elle s'y enfonce mystérieusement jusqu'au manche.

Et elle ne repose pas seule en cet endroit: deux mains momifiées par le temps lui tiennent compagnie. Selon la légende, qui voulait s'emparer de l'épée y laissait les bras! La science, sans confirmer la légende bien sûr, a toutefois démontré que l'épée et les mains datent du XII^e siècle.



+ fr.aleteia.org/2021/04/12/galgano-lincroyable-histoire-dune-excalibur-et-dune-conversion/



Matière à penser

Chaque samedi, Radio Notre-Dame, en collaboration avec l'institut Philanthropos, propose une réflexion philosophique animée par Galdric Drapé et Fabrice Hadjadj (que vous pourrez lire aussi en p. 14 de ce magazine). La formule adoptée est simple: un sujet en 25 minutes. Si Netflix vous a donné l'habitude de tout consommer d'un coup et qu'une émission par semaine ne vous suffit pas, tout le contenu est disponible en ligne. Une quarantaine d'épisodes, près de 17 h de contenu!

Matière à penser aborde une grande variété de thèmes: la mort, l'amour, l'animal, la technique, la différence des sexes, l'écologie, l'économie, le bonheur, etc. Parfois plus douloureux (« Comment supporter la mort de l'être aimé? »), parfois cocasse (« Pourquoi le paon fait-il la roue? »), mais toujours percutant. Dorlotez votre matière grise et donnez-lui *Matière à penser*!

+ radionotredame.net/emissions/matiere-a-penser/

TOUS AUX FRONTIÈRES!

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Après plus d'une semaine à rouler les sacs de couchage et à remplir la glacière, à faire l'inventaire des souliers d'eau, des casquettes et des maillots, viendra le moment de crier: «On part!»

Vœu pieux. On ne partira pas. Du moins, pas tout de suite. Il y a une crise. Sur la banquette arrière, madame la marquise ne veut surtout pas être assise à côté d'un spécimen aussi rustre et odorant que monsieur son grand frère, lequel lui retourne une vacherie avec un désamour réciproque.

À ce moment précis, je regrette de ne pas avoir récupéré l'un des millions de panneaux de plexiglas jetés par nos bons commerçants cette année à la fin de vous-savez-quoi. Ça aurait fait une fichue de belle frontière entre les belligérants. Comme elle est fragile la concorde entre les sœurs et les frères, comme elle est précaire la paix entre les peuples de la terre!

*

Ma définition des vacances: dix jours de préparatifs, puis cinq jours de pluie à vivre ensemble encore plus entassés que d'habitude, suivis de dix jours à défaire les bagages. Faites le calcul. Ce sont aussi vingt-cinq jours à ne pas faire progresser mille-et-un petits projets sur la maison. Bref, tout le contraire d'un repos de qualité décente.

Sans surprise, et pour le plus grand bien de la famille, mon épouse voit les choses d'un autre œil. Parmi les beautés qu'elle sait mieux voir que mes yeux de cynique, il y aura aussi la contemplation de la nature, les soirées autour du feu avec ou sans les enfants, pas d'horaire, pas de lavage, pas d'Internet.

Nous n'irons pas très loin. Les seules frontières que nous traverserons sont celles qui

séparent les régions administratives de la Capitale-Nationale et du Bas-Saint-Laurent. Voilà qui nous épargnera au moins de devoir combattre le Léviathan administratif qu'est Passeport Canada.

*

Avant de subir la Passion, le Christ a laissé à ses disciples une recette pas piquée des vers pour évangéliser le monde entier lorsqu'il serait retourné auprès de son Père. Il leur a dit, je paraphrase, que c'est à l'amour qu'ils auraient entre eux que les gens seraient attirés à Dieu, car il est la source même de cet amour.

Bon. Je vous entends jusqu'ici me dire que ça a foiré.

Je ne vous en veux pas. Péguy faisait le même constat dans l'essai *Notre jeunesse* (1910). «La faiblesse croissante de l'Église dans le monde moderne vient non pas comme on le croit de ce que la Science aurait découvert contre la Religion des raisonnements censément victorieux, mais de ce que ce qui reste du monde chrétien socialement manque aujourd'hui profondément de charité. Ce n'est point du tout le raisonnement qui manque. C'est la charité» (tiré du recueil *Nous sommes tous à la frontière*).

Dans l'Église, dans le monde ou sur le siège arrière de notre vieille familiale, c'est partout le même combat. Le plus souvent, l'amour fraternel semble être en vacances.

Mais lorsque nous découvrons une Église qui se fait proche des travailleurs migrants (p. 10), ou encore l'histoire improbable d'une Saguenéenne qui a adopté deux enfants trisomiques avant de devenir une étoile de la chanson (p. 6), force est d'admettre finalement que la charité ne chôme pas une seconde. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

DES RACINES ET DES AILES

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Je suis nostalgique de l'époque où le nationalisme était, au Québec, associé à la gauche politique. À cause de notre statut minoritaire, nous pouvions nous identifier à d'autres peuples en marche pour la libération.

Aujourd'hui, le spectre politique a changé. Cette année, je n'ai pas osé souligner la Saint-Jean en suspendant un fleurdelisé à mon balcon, de peur que ce soit mal interprété. Je crains d'être associée aux idéologues qui cultivent un sentiment national fondé sur la peur de l'altérité.

LES BOUCS ÉMISSAIRES

On accuse le gouvernement actuel de faire dans la catho-laïcité. Ce concept traduit un mouvement vers l'équilibre entre les valeurs laïques et l'héritage catholique. Ce projet pourrait être viable à condition qu'il soit véritablement inclusif.



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

En avril dernier, en plein ramadan, le ministre de l'Éducation a demandé la fermeture de toutes les salles de recueillement aménagées dans certaines écoles publiques. Un commentateur avait célébré cette prise de position. Pour lui, l'aménagement de locaux consacrés à la prière ou à la méditation était l'œuvre de «radicaux» supposément désireux «d'imposer la religion à l'école». Au même moment, le premier ministre faisait l'éloge de notre «bon vieux fond catholique». Le commentateur avait renchéri, attribuant à cet héritage notre capacité à résister au multiculturalisme.

Se mobiliser ensemble contre tous est grisant. C'est une voie facile pour qui souhaite rallier ses troupes. Mais présumer du pire chez les autres, tout en s'attribuant le meilleur, ce n'est ni catholique ni laïque. Les Québécois sont blessés par leur histoire, certes.

Ceux qui ont connu les dérives d'une Église triomphante craignent de devoir se soumettre à des autorités motivées par le fanatisme et la superstition. Les immigrants qui arrivent ici avec un tissu communautaire fort les inquiètent. Ils nous renvoient à nos propres fragilités identitaires. Qu'est-ce qui fonde la nation québécoise? L'attachement au français? L'égalité entre les hommes et les femmes?

Chaque fois que j'accompagne des élèves à l'étranger, ces derniers se trouvent un peu perdus lorsqu'ils doivent parler de leur culture. Ils ont peu à partager, sinon des allusions insignifiantes à la poutine et au sirop d'érable. Les rites qu'ils découvrent les interrogent et les renvoient à un certain vide.

Un christianisme sans Christ ne saurait les combler.

UN FEU DE JOIE

Loin de moi l'idée de vouloir imposer le retour des cours de catéchèse. S'il y a une chose que mes cours de théologie m'ont enseignée, c'est que Dieu nous a créés libres, par amour, pour que nous puissions mieux le choisir. Comment une relation bienveillante pourrait-elle se construire sur la coercition? À mes yeux, il en va de même pour les rapports entre les peuples.

Mon christianisme, je le désire comme mon Québec: lumineux, chaleureux, rassembleur. J'aimerais que nous puissions célébrer notre histoire, héritage catholique inclus, sans couvrir d'opprobre ceux qui ne le partagent pas.

De toute façon, les jeunes, ces citoyens du monde que l'on se plaît à critiquer, refusent de voir l'autre comme une menace.

Alimentons notre feu de joie. Ils viendront. ■



Marie-Léonie Paradis

1840-1912

La fondatrice de l'Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille a eu un parcours plutôt singulier. Née Virginie-Alodie à L'Acadie (aujourd'hui Longueuil), elle entre d'abord chez les Marianites à 14 ans. Elle passe ensuite douze années aux États-Unis comme enseignante, dont les quatre dernières comme sœur de Sainte-Croix.

Lorsque le père Camille Lefebvre fait appel à cette congrégation pour veiller au bon fonctionnement de son Collège, Marie-Léonie est envoyée. C'est là que la spécificité de sa vocation pourra enfin se déployer.

Un amour ardent pour le Christ trame toute sa vie. Il s'exprime d'une manière unique: la révérence et le service des prêtres. *Piété et dévouement* sera ainsi la devise de son Institut. À une époque où l'argent se fait

rare, leur bénévolat généreux aura permis l'émergence de nombreux centres d'éducation partout où des prêtres les ont associées à leur ministère.

Monseigneur Paul LaRocque, deuxième évêque de Sherbrooke, dira de la bienheureuse Marie-Léonie:

«Elle avait toujours les bras ouverts et le cœur sur la main, un bon et franc rire sur les lèvres, accueillant tout le monde comme si c'était Dieu lui-même. Elle était toute de cœur.»

Le 3 mai 1912, à l'âge de 72 ans, Celui qu'elle aura aimé et servi toute sa vie à travers ses prêtres la réclame enfin. Elle laisse derrière elle plus de 600 religieuses animées du même désir que leur fondatrice, soit incarner et manifester le visage du Christ serviteur. ■

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Photo : Bruno Olivier

« JE DIS MERCI POUR TOUT »

On allait commencer l'entrevue. Son téléphone sonne. « C'est l'école. Les enfants. Faut que j'y réponde. Excuse-moi ; je ne voudrais pas te voler du temps d'entrevue... » Jeanick prend l'appel. Je la rassure en lui disant que j'en ai six, ça fait que...

Elle rit. Elle répond à la directrice. Appelle la gardienne. Rappelle à l'école. Texte la gardienne. Texte l'école. J'ai devant moi la grande gagnante du giga concours télévisé *Canada's Got Talent*, mais c'est juste une femme et juste une mère de famille que je vois.



Le Verbe: Tu as souvent dit que tes enfants t'aidaient à garder les deux pieds sur terre. J'allais te demander comment... J'ai ma réponse!

Jeanick Fournier: C'est-tu assez sur terre pour toi, ça? Ha! ha! ha! Y a rien qui n'arrive pour rien! J'ai eu plein d'entrevues depuis ce matin... fallait que ça arrive devant une mère de six enfants. Moi, j'aurais aimé en avoir quatre, tu sais.

Pourquoi avoir adopté deux enfants trisomiques? C'est spécial quand même. Est-ce que tu penses que c'était un appel de Dieu?

Je pense que oui. Je fréquentais Richard à cette époque. Son frère Jocelyn, qui avait adopté cinq enfants par l'intermédiaire de l'Association Emmanuel, est arrivé un jour avec un beau bébé trisomique. Il s'appelait François. J'avais travaillé avec des adultes trisomiques, mais je n'avais jamais vu de bébé. Eh bien, je suis tombée en amour avec François! C'est monté en moi clairement: je désirais un bébé trisomique. Richard était d'accord. On savait ce que ça représentait comme responsabilité. Quelques mois plus tard, on adoptait Yohan, âgé de trois mois, et quatre ans plus tard Emma, à cinq semaines. Les enfants ont aujourd'hui 13 et 9 ans. Malheureusement, Richard et moi, on a dû se quitter, mais il est demeuré un père aimant et attentif. Il est décédé du diabète, il y a peu de temps.

Je suis stérile. Jamais je n'aurais pensé avoir deux beaux enfants comme ça! Quel cadeau que de les accueillir et de vivre avec eux! Ils me font grandir et m'apprennent à aimer.

Je ne crains plus pour eux, pour leur avenir. Maintenant, je sais que j'ai une belle carrière. J'ai été capable de mettre des sous de côté... Et j'ai trouvé une personne extraordinaire qui m'a assuré qu'elle prendrait soin de mes enfants si je m'en allais. (Elle essuie une larme.)

Tu veux parler de ta fameuse gardienne?

Ce n'est pas juste une gardienne – c'est une perle, un trésor. Un cadeau du Ciel! Ma merveilleuse Meggie! C'est la deuxième maman de mes trésors. Ils l'appellent «Mameggie»... Ça, c'est un cadeau de Dieu.

Entre toi et moi, tu sais, quand j'ai gagné mon *Golden Buzzer* [NDLR : le laissez-passer pour les demi-finales du concours *Canada's Got Talent*], j'ai dit à Dieu: «Tu me fais gagner, il faut que tu m'envoies quelqu'un! Toute seule, je ne pourrais pas continuer!»

Les enfants fréquentaient une maison de répit où travaillait Meggie. Eh bien, deux jours après ma prière, Meggie m'a appelée et m'a dit: «Madame Fournier, je pense qu'avec ce que vous vivez, vous allez avoir besoin de quelqu'un. Je suis là pour vous aider, moi!» J'ai dit à Dieu: «Je ne pensais pas que tu répondrais si vite!»

Et voilà! Pop! Un cadeau du Ciel! Depuis aout 2022, Meggie habite chez moi. Elle est comme ma fille, mon amie... Mais il faut que je prenne soin d'elle; elle aussi, elle est un cœur sur deux pattes qui veut sauver tout le monde. Je connais ça!

Je t'ai souvent entendu dire que tu étais «une sauveuse». C'est ce que tu veux dire?

Exactement. J'ai grandi avec une petite sœur qui vivait avec une déficience intellectuelle importante. Je me suis occupée d'elle toute ma vie. Quand elle est décédée, il y a six ans, c'était comme si mon propre enfant était mort. J'ai étouffé mon ressenti, mes émotions, toute ma vie pour que les autres soient bien: ma sœur, ma mère, mon père... Je ne voudrais pas que Meggie fasse la même chose.

En même temps, j'ai l'impression que c'est tout ça qui a forgé la femme que tu es. Notamment,

« Dieu m'a mise sur la terre pour faire du bien, et aussi pour montrer que, peu importe l'âge qu'on a, on peut réaliser nos rêves, pour montrer aussi que c'est beau, la différence. »

le fait d'avoir perdu ton père très jeune.

Ah oui! C'est cette épreuve qui m'a amenée à travailler auprès des gens en fin de vie. Mais j'avoue que j'ai été fâchée contre Dieu pendant un bon bout. J'ai même perdu la foi. Je me disais que mon père était trop jeune pour mourir. Il n'avait que 47 ans! À cette époque, ma relation avec lui était conflictuelle. C'était un homme intransigeant, et moi, j'étais dans une période de rébellion.

J'avais lâché les études pour chanter dans les bars. Je te dis que mon père n'aimait pas ça – il était professeur, tu comprends. «Tu ne passeras pas ta vie à chanter dans les bars! Tu vas retourner à l'école!» qu'il me disait.

Malgré tout, j'allais le voir le plus souvent possible. C'était à la Maison Colombe-Veilleux, à Dolbeau-Mistassini, en face de chez ma mère. Il y avait une belle ambiance, chaleureuse, calme. C'était familial. Pas beaucoup de patients. On pouvait prendre notre temps.

C'est là que tu as ressenti cet appel pour les soins palliatifs?

Oui! J'avais laissé mes études en éducation spécialisée au cégep, alors j'y suis retournée quelques années plus tard. Comme «sauveuse de famille», je voulais sauver la mienne, et toutes les familles qui avaient un enfant différent.

Je chantais à temps plein partout au Québec, mais je me disais qu'un jour, j'allais travailler dans ce domaine-là. J'avais soif de cette proximité. Le bien. Le calme. Le cœur de l'être humain. J'avais besoin de vivre ça. Avec les années, j'ai acquis ce qu'il fallait intérieurement pour accompagner ces personnes.

Même si tu ne travailles plus en soins palliatifs, dirais-tu que c'est la même mission, mais qui se poursuit différemment?

Oui, parce que ma mission, c'est de donner du bonheur aux gens en

chantant. Pendant 17 ans aux soins palliatifs, c'était ça. Et ça l'est encore aujourd'hui, mais à plus grande échelle. Après ma victoire au *Canada's Got Talent*, puis mon deuxième album qui vient de sortir, la mission s'élargit. Je récolte des centaines de témoignages, que ce soit dans la rue, sur les réseaux sociaux ou ailleurs. Des gens qui me remercient de leur faire du bien.

Je ne pensais pas gagner, moi! Tout ce que je voulais, c'était passer à la télé afin de continuer à promouvoir mes chansons comme je le faisais avant, juste un p'tit coup de pouce pour assurer un meilleur avenir à mes enfants. C'est tout ce que j'avais demandé à Dieu. Mais il a décidé d'en donner plus! Et je peux te dire que j'apprends à être pas mal plus à l'écoute de ses réponses et de ses signes.

Ma voix est un cadeau du Ciel. Que ce soit sur scène ou aux soins palliatifs, quand je chante, il se passe quelque chose entre moi et les autres. Je suis comme un canal. Dieu m'a mise sur la terre pour faire du bien, et aussi pour montrer que, peu importe l'âge qu'on a, on peut réaliser nos rêves, pour montrer aussi que c'est beau, la différence.

Tu es une femme qui savoure chaque instant et chaque évènement qui se présente. Je me trompe?

J'ai toujours été comme ça. Enfin, non. Pas toujours, j'ai appris. Ça a commencé avec ma sœur. Puis, surtout avec mes patients en soins palliatifs. Et encore plus avec mes enfants.

La vie, c'est là! Maintenant! Pendant qu'on se parle. Un jour, on va partir... sans argent, sans rien.

Juste avec l'amour qu'on a eu et qu'on a donné.

Et pour l'avenir?

J'ai un agenda rempli, mais ma priorité, ce sont mes enfants. Je prends ça une

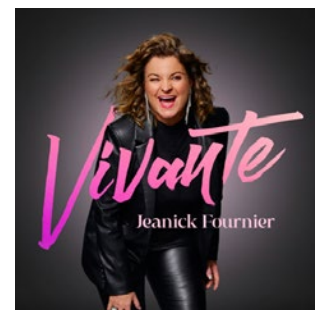
journée à la fois. Je regarde l'agenda une semaine à l'avance, pas plus. Sinon, je vais virer folle.

La seule chose que je demande à Dieu, c'est d'être entourée de bonnes personnes. C'est un milieu où l'on peut facilement tomber dans la fausseté. Il faut discerner souvent.

Parfois, c'est difficile avec les enfants, mais je me suis promis dans ma vie de ne jamais être découragée plus de 24 heures. Je me permets d'être découragée, et après je me requinque en chantant!

Je dis merci pour tout. Je rends grâce. Dans tous mes gestes et mes regards. Dans l'écoute surtout. Comme tout à l'heure en sortant de l'ascenseur. Une dame m'a reconnue. Je l'ai saluée et elle m'a dit que son amie lui avait envoyé la vidéo de mon *Golden Buzzer*. Je sentais qu'elle voulait se confier. Elle était ici pour accompagner des amis endeuillés. On s'est mises à parler de deuil. Elle a pleuré dans mes bras. C'est ça. C'est comme ça.

C'est ma prière, comme au temps où je fréquentais les Franciscaines de Marie, celles qui m'ont appris à chanter et qui m'ont offert ma première scène, à l'église, en chantant *La paix sur terre*. J'avais dix ans. Elles me disaient: «Chanter, c'est prier deux fois plus fort! Alors, chante fort, Jeanick!» C'est ce que je fais encore. Je chante. Je chante fort. ■



+ www.jeanickfournier.ca

Son deuxième album, *Vivante*, est sorti le 19 mai 2023.



Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Illustrations : Émilie Dubern

CE JÉSUS QUE NOUS NE RECONNAISSONS PAS

ENQUÊTE SUR LES DROITS ET LA DIGNITÉ DES TRAVAILLEURS MIGRANTS

Devant la baisse abyssale de Québécois prêts à travailler dans les champs, des fermiers font appel à des travailleurs migrants temporaires. Des organismes, dont l'Église catholique, s'impliquent auprès d'eux afin de s'assurer que leurs droits et leur dignité sont respectés. Le Verbe a sillonné les terres les plus fertiles du Québec pour mieux cerner les enjeux qui se cachent dans notre assiette.

En 2022, ils étaient 35 000 travailleurs migrants temporaires agricoles employés en toutes saisons par des fermes et des entreprises du secteur agricole québécois. Ils viennent ici gagner un salaire de loin supérieur à celui qu'ils pourraient toucher dans leur pays d'origine.

Afin de veiller à leur bien-être et à leur dignité, des organisations se sont formées. Certaines ont été créées avec l'aide de catholiques. C'est le cas du Réseau d'aide aux travailleurs et travailleuses migrants agricoles du Québec (RATTMAQ). Indépendant de l'Église catholique, il reçoit du financement de la part de communautés religieuses et de différentes instances gouvernementales.

Cette main-d'œuvre étrangère est recrutée par des firmes de recrutement spécialisées. Parmi elles, nous

retrouvons la Fondation des entreprises en recrutement de main-d'œuvre agricole étrangère (FERME), organisme à but non lucratif fondé en 1989. Son directeur général, Fernando Borja, nous souligne que FERME comble cette année 20 000 postes.

Les fermiers qui désirent recruter doivent passer par des programmes qui leur sont spécialement destinés et s'engager à respecter certaines règles lorsqu'ils signent un contrat d'embauche.

Au Québec, ce type d'employés agricoles jouit des droits inscrits dans le Code du travail. Cependant, la très grande majorité d'entre eux ne peuvent pas se syndiquer. Autre différence : ils ne peuvent pas changer d'employeur (sauf exception), car leur permis de travail, dit fermé, n'est valide que s'ils travaillent pour la ferme ou l'entreprise qui les a embauchés.

UN RÉSEAU

«Le RATTMAQ est un réseau de défense des droits des travailleurs. Lorsqu'il y a des problèmes avec les employeurs, nous allons dans les fermes. Si nécessaire, nous déposons des plaintes contre eux à la Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail (CNESST). Nous accueillons les travailleurs à leur arrivée à l'aéroport. Nous leur expliquons leurs droits», explique Michel Pilon, directeur général.

Ce catholique proche des milieux ouvriers sensibilise la population au vécu de ces travailleurs. Avec l'aide de son équipe juridique, il se penche également sur des dossiers de travailleurs dont il estime les droits lésés. «Ici dans mon bureau, j'ai 578 dossiers», lance cet avocat et ingénieur agricole.

Parmi eux, il y a des cas de congédiements illégaux, d'accidents de travail non déclarés, de salaires non versés, de maltraitements physiques et psychologiques, de logements insalubres ou trop petits. Selon lui, certains fermiers, «pas tous, car il y en a de très bons», agissent comme s'ils étaient propriétaires des employés.

Devant ces critiques, Fernando Borja reconnaît que certains fermiers ont vu leur droit d'embaucher suspendu, voire carrément retiré. «La liste est très courte», précise-t-il. Pour lui, les employés sont bien traités et libres de leurs mouvements. «Ils reviennent chaque année. Beaucoup ont des blondes et même des enfants ici! Il faut faire la part des choses. Nous souhaitons que les travailleurs prennent de l'assurance afin qu'ils disent à l'employeur ce qui ne va pas.»

UNE MISSION CONCERTÉE

Quoi qu'il en soit, le RATTMAQ n'est pas le seul à émettre des critiques. C'est aussi le cas d'Alessandra Santopadre, de l'Office des communautés culturelles et culturelles du diocèse de Montréal. Elle me parle de travailleurs qui ont été renvoyés dans leur pays après un accident de travail, d'employés qui ne dénoncent pas des situations illégales ou des cas d'abus psychologiques. «Ils savent que l'employeur a le pouvoir de les renvoyer dans leur pays.»

Aidée de quelques bénévoles, elle se donne comme mission d'être auprès de ces travailleurs. Ils les conduisent aux commerces de la région et les accompagnent lorsqu'ils vivent un deuil ou qu'un de leurs proches est malade. Toutefois, comme pour le RATTMAQ, elle précise que son équipe a de très bonnes relations avec la plupart des fermiers.

Cette mission est également partagée par d'autres diocèses, dont celui de Saint-Hyacinthe. Certains confient le gros du travail au RATTMAQ, mais quelques-uns prennent une part plus importante dans cette mission.

Pour coordonner cette mission, la Table interdiocésaine de pastorale auprès des travailleurs migrants agricoles s'est constituée il y a quelques années. «C'est un lieu de partage et d'analyse des pratiques», explique Daniel Pellerin, responsable du service de solidarité sociale du diocèse de Saint-Jean-Longueuil et membre du conseil d'administration du RATTMAQ.

Selon lui, les diocèses ne peuvent pas vraiment en faire davantage pour les travailleurs migrants temporaires en milieu agricole. «Je ne suis pas certain que sur le plan pastoral nous aurions été assez solides pour soutenir une telle infrastructure.»

RECONNAÎTRE L'ÉTRANGER

Outre ces organismes, de simples citoyens décident de venir en aide aux travailleurs migrants. Maria Mendez, de la paroisse Saint-Théophile à Laval Ouest, leur consacre beaucoup de temps. Originaire du Chili et mariée à un Guatémaltèque, Maria me parle de sa mission. «Un jour, une dame me demande si je pouvais accueillir des travailleurs chez moi pour Noël. J'ai accepté. Nous nous sommes retrouvés avec une trentaine de travailleurs à la maison. Ils sont restés trois jours!» La fête de Noël est devenue une tradition.

Elle et sa famille donnent des vêtements, de la nourriture et surtout beaucoup d'amour. «Sans l'apport de ces travailleurs étrangers, nous n'aurions pas de maïs, pas de pommes de terre, pas d'ognons, pas de carottes, pas de brocolis. Ils travaillent pour nous, mais qui travaille pour eux?» se demande-t-elle.

Maria m'explique les raisons profondes de son engagement. «Aujourd'hui, l'Évangile relatait l'histoire des disciples d'Emmaüs. Ils marchaient auprès de Jésus ressuscité, mais ne l'ont pas reconnu. Les travailleurs étrangers qui viennent dans nos fermes, eh bien, c'est Jésus qui marche à nos côtés, ce Jésus que nous ne reconnaissons pas. C'est Jésus qui manque de nourriture, qui manque de vêtements.»

Cette «Église dans les champs» joue un rôle important pour ces ouvriers agricoles qui, malgré leur importance capitale, sont encore trop souvent laissés à eux-mêmes. ■

UNE ÉGLISE « DANS LE CHAMP »

«Hola! Oyez, il y a quelqu'un?»

Cette phrase se répète de maison en maison. Depuis 19 heures, John Sanchez, Pierre Claver Nzeyimana et moi visitons les travailleurs migrants temporaires agricoles de Saint-Paul-d'Abbotsford, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe.

John, ancien séminariste en Colombie, maintenant marié à une Québécoise et père de famille, est responsable diocésain de la pastorale des migrants et des travailleurs saisonniers. Pierre est vicaire dans quelques paroisses du diocèse. L'un est originaire de la Colombie et l'autre du Rwanda. Pierre a appris l'espagnol lors d'un séjour en Espagne.

Ensemble, ils forment un véritable duo missionnaire. Armés de leur sourire, ils frappent à la porte des maisons où sont logés les employés des fermes et des pépinières de ce vaste territoire.

Ce soir-là, John et Pierre avaient une invitation toute spéciale à lancer à ces paroissiens temporaires: une messe en espagnol qui aura lieu quelques jours plus tard. «Ça, c'est de la mission!» me lance John.

De l'extérieur, les logements (quelques roulottes et des maisons) sont très bien entretenus. Dès que nous entrons dans leur résidence, nous sommes happés par des odeurs alléchantes. Certains cuisinent,

tandis que d'autres sont à table. Partout, la vaisselle est lavée et parfois rangée. Les machines à laver et à sécher le linge fonctionnent à plein régime.

Les travailleurs sont surpris par notre visite. Cependant, les conversations démarrent aussitôt. Les sourires apparaissent et les poignées de mains s'échangent rapidement.

John en profite pour distribuer des cartes professionnelles et des dépliants de l'Union des producteurs agricoles, qui vient en aide aux travailleurs.

HOLA, ¿CÓMO ESTÁS?

Puis, il demande à la ronde: «¿Cómo estás?» La réponse fuse inmanquablement: «*Está bien.*» Cependant, je peux lire la très grande fatigue sur leur visage. Ils font un travail harassant. Souvent, ils portent encore leurs vêtements de travail maculés de boue et de poussière.

Je sens derrière leur sourire une certaine retenue. Ils préfèrent parler de leur vécu et de leurs besoins avec John et Pierre en privé. John m'explique d'ailleurs qu'il les accompagne au besoin à l'hôpital lorsqu'ils se blessent. Il les soutient lors de coups durs dans leur famille restée au pays. Parfois, les deux missionnaires vont prier avec eux.

Parmi les travailleurs rencontrés, certains sont réguliers, comme Enrique et Raúl. L'un et l'autre cumulent plus de 40 ans d'expérience, ici ou en Ontario. Leur fierté est palpable. Raúl parle d'ailleurs bien le français. D'autres sont très jeunes et en sont à leur première expérience.

Dans la dernière maison de la tournée de ce soir, nous ne rencontrons qu'un seul travailleur. Ses compagnons sont déjà couchés. De nombreux plats préparés sont sur le comptoir. Ce sont les lunchs pour le lendemain midi. ■ Y.C.



«NO_REPLY»

Fabrice Hadjadj

fabrice.hadjadj@le-verbe.com

J'allais ajouter un couplet à ma tirade contre le dispositif technologique, quand j'ai été saisi d'un soudain scrupule. C'était à propos des messages que nous recevons et dont l'expéditeur se présente avec la mention *no_reply*. Il y a d'abord cet affreux « tiret bas », appelé aussi « *underscore* », ignoré de la bonne écriture française et qui ne souligne que le vide. Cela seul suffit à le disqualifier. Mais il ne se contente pas de cette insignifiance, il ajoute que le message n'appelle pas de questionnement ni de dialogue, et que personne, donc, n'en est responsable.

L'administration dédouane ses ministres : « C'est comme ça que ça fonctionne à présent », s'excusent les fonctionnaires hauts et petits. Il est d'ailleurs très probable que ce message ait été « généré automatiquement ». Le concepteur du logiciel est sur un autre projet déjà. Il faudrait interroger la machine, qui fait semblant de parler. *No_reply* apparaît ainsi comme le mot-clé de l'informatique, laquelle contracte justement l'expression « information automatique ». C'est l'irresponsabilité qui marche, l'interlocuteur vaincu par l'électrocuteur...

Mais voilà : qu'en est-il de ce texte ? Lui aussi vous parle, et cependant je ne suis pas là pour la réplique. Questionnez le papier, vous restez sans réponse. Vous pouvez passer par le courrier des lecteurs, vous enquêter de mon adresse, mais, avec mes dix enfants, Philanthropos que je dirige et les autres textes que j'ai sur le feu (de mes œuvres ne resteront que des cendres), vous pouvez être quasi sûr que j'aurai l'impolitesse de ne pas vous écrire en retour. Peut-être, au reste, que dans l'entretemps de cette publication et de sa rédaction par moi, je serai mort...

Les livres, spécialement les chefs-d'œuvre, c'est aussi du *no_reply* (sans tiret bas). Alors, quelle différence ? Elle se manifeste, je crois, dès lors qu'on distingue entre l'impersonnel et l'ultra-personnel. Un grand livre est le fruit d'un recueillement. La personne n'est plus là pour répondre, mais son œuvre n'en est pas moins personnelle. Prenez les *Confessions* de saint Augustin ou le *Zarathoustra* de Nietzsche. Ils nous sont adressés sans retour, mais ils réclament de notre part une méditation aussi profonde. Ils ne sont pas impersonnels comme le message *no_reply*, mais ultra-personnels comme du singulier qui appelle du singulier.

Allons plus loin : du livre de l'homme à la parole de Dieu. Là encore, le *no_reply* semble de rigueur, et plus radicalement. La Bible nous est envoyée, toutes les lettres de réclamation que nous pourrions rédiger cherchent encore leur poste restante. Bien sûr, vous pouvez essayer avec « Maison pontificale, 00120 Cité du Vatican ». Mais il y va en vérité d'un au-delà de l'ultra-personnel. Il y va du personnel transcendant. Dieu ne répond pas, ne répond jamais directement, mais ce n'est pas parce qu'il se comporte en informateur mécanique, en bureaucrate débordé ou en généralissime qui ne requiert que des exécutants. Ses commandements ne sont pas des télécommandes. Ils sollicitent notre intelligence, notre embarras et donc notre inventivité, à la limite de la révolte. Et c'est pour que nous soyons la réponse.

Quand le Verbe se tait, il te rappelle que tu es sa voix. ■



Fabrice Hadjadj est philosophe et dramaturge. Il dirige l'Institut Philanthropos, à Fribourg, en Suisse.

**Vous pensez
tout avoir ?**



ABONNEZ-VOUS GRATUITEMENT

Pour recevoir par la poste 8 magazines par année
dont 2 numéros spéciaux exclusifs de 116 pages.

**Nos abonnés
en reçoivent
trois fois
plus !**

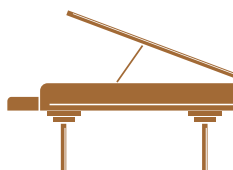
**le-verbe.com/abonnement
418 908-3438**



Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos: Myriam Massicotte



ALEXANDRE GROGG, PIANISTE JAZZ

Quand le musicien devient l'instrument de Dieu

« On va commencer en douceur », lance en riant le contrebassiste Normand Guillebault dans un hommage au géant du jazz Charles Mingus. À l'Arquemuse de Québec, les six musiciens de l'ensemble s'élancent dans une puissante cacophonie créatrice. Alexandre Grogg, le plus jeune, est tendu à bout de corps sur son instrument à queue. Il valse avec vigueur d'une extrémité l'autre, comme dans sa vie. Car il ne suffit pas pour le musicien d'improviser des accords sur son piano. Il sait aussi se laisser dérouter par l'Éternel, qui a changé son chaos en une harmonie grandiose.

Alexandre a presque toujours joué du piano. Dès l'âge de quatre ans, il apprend cet art, qui ne le quitte pas. Il n'en va pas autant de sa foi. Son père est protestant non pratiquant et sa mère catholique. Sa fréquentation de l'Église se résume à quelques épisodes éparés : il est enfant de chœur de temps à autre, mais sans plus. Sitôt arrivé à l'école secondaire, le peu d'intérêt qu'il a pour la religion s'effrite, faute de bases intellectuelles et spirituelles solides.

Avec son style décontracté, le musicien passionné nous met tout de suite à l'aise. Dans un café de la

basse-ville de Québec, quelques heures avant qu'il monte sur scène, on entre sans détours dans le vif de la discussion.

« À 17 ans, me dit Alexandre, je lâche le cégep et je me retrouve sur des bateaux, avec toutes sortes de contrats un peu partout dans le monde. Je joue avec des groupes assez connus en jazz à Montréal, je fais des tournées. L'attrait du milieu du spectacle m'amène très vite dans une vie assez débauchée. » Dans cette vie où s'enchaînent les soirées bien arrosées, Alexandre est aussi un athée militant.

«J'étais membre des Sceptiques du Québec et du Mouvement laïque québécois. J'ai aussi visité une loge maçonnique à Montréal. La musique m'a fait jouer dans toutes sortes de contextes. Dans le milieu des arts, tout le monde est athée.»

SUR UNE AUTRE NOTE

Un livre le fait changer de cap. Il lira plusieurs fois *Après l'histoire*, de Philippe Muray, qui critique le monde contemporain de la fin des années 1990. Le livre décrit le quotidien d'un nouveau type d'individu en émergence : *Homo festivus*.

«Je me suis reconnu dans cet homme», admet-il.



Curieux, Alexandre entreprend de lire les écrivains qui inspirent cet auteur. «Ce que j'aimais était de voir des écrivains qui tournaient autour de la vérité. Balzac, Léon Bloy, Baudelaire : je me suis rendu compte qu'ils étaient catholiques. Et ils ont fissuré mon athéisme.» Du cégep, Alexandre garde le souvenir qu'on l'a gavé de *Refus global*. Mais que connaissait-il des œuvres des maîtres flamands ou italiens dans les musées ? Pas grand-chose.

«J'avais des tableaux de Cranach chez moi. Je me suis dit que j'allais lire la Genèse pour savoir ce que c'est. Ce peintre allemand illustre Adam et Ève et des scènes de l'Ancien Testament. C'est quand même partout dans la littérature. J'ai dit à ma copine de me rapporter une Bible. Elle allait souvent dans les bouquineries. Elle n'a pas posé de questions. Je n'avais aucune idée de ce que j'avais dans les mains», me raconte Alexandre.

Dans la Genèse, Dieu annonce à Abraham que son épouse Sarah va être enceinte dans sa vieillesse. Et tout juste après vient cette question qui attire l'attention d'Alexandre, le taraude jour et nuit : «Y a-t-il rien qui soit étonnant de la part de l'Éternel?»

«J'étais à Montréal sur ma petite terrasse qui donne sur une ruelle et j'ai commencé à essayer de juger la valeur de mes actes, se souvient Alexandre. Je me suis demandé si chaque chose que je faisais ou que je disais, je serais prêt à la soutenir devant l'éternité.»

Puis son regard se porte sur des moineaux qui virevoltent autour de sa terrasse, attirés par des miettes de pain. Dans sa cour fermée, sans arbre, il s'étonne devant ces êtres miniatures qui détonnent par rapport au paysage urbain sans vie.

«Je commençais à voir le divin tout autour, à voir que ces êtres-là sont animés. J'avais repoussé l'idée du bon Dieu, mais là, c'était trop fort, je n'étais plus capable. J'avais de très grands désirs de croire.»

POINT D'ORGUE

«Petit à petit, j'ai changé mes fréquentations, et à ce moment-là, avec ma copine, on est partis de Montréal et ça m'a aidé.» Alors qu'il vit cette transformation progressive, il n'en dit pas un mot à son meilleur ami, musicien aussi, qui habite alors à Londres. Comme un océan les sépare, la distance est un prétexte pour ne pas trop se dévoiler. Mais voilà que cet ami lui apprend quelques années plus tard qu'il assiste à la messe les dimanches matin pour écouter la musique de compositeurs anciens.

Alexandre est intrigué. Jouant de l'orgue dans des églises en campagne, il vit l'expérience inverse. La messe le rebute. Mais il saisit l'occasion pour confier à son grand ami qu'il a la foi. Coup de théâtre : son ami vit aussi un retour à Dieu ! D'ailleurs, il le convie à son baptême à son retour prévu à Montréal, en lui promettant que ce sera de toute beauté.

«Je m'assois dans le banc. La messe commence. Le chant d'entrée est l'*Introit* de la messe de l'Assomption. Je me dis que c'est la plus belle chose que j'aie jamais entendue de ma vie», soutient le pianiste, qui a entendu des tonnes de morceaux.

«C'était délicieux. Je n'avais jamais entendu quelque chose d'aussi pur. Le chant a séduit mon oreille pour que je sois présent d'esprit et que me soit rendu visible le mystère. Des années de messe – j'aurais dit "ordinaires", mais il n'y a rien d'ordinaire – ne m'avaient jamais donné cette connaissance.»

HEUREUX RACCORD

«Après, j'ai eu un grand désir de prier personnellement le Seigneur. J'étais dans le jardin chez moi dehors et j'ai une envie irrésistible de me donner à lui. J'ai jeté mes outils de jardinage par terre et je me suis mis à genoux. Un agenouillement qui était une véritable soumission. À partir de ce moment-là, j'ai vraiment eu une relation personnelle avec Dieu», me raconte Alexandre.

Sa copine lui pose des questions, mais le confronte aussi. En tant qu'historienne de l'art, elle fait l'inventaire d'églises dans le cadre de son travail. Les bedeaux et les sacristains qu'elle côtoie ont une foi qui l'interpelle, encore plus depuis qu'elle a accepté la demande en mariage d'Alexandre.

Au cours de sa préparation au mariage, un prêtre mentionne à Alexandre l'importance d'une confession générale. Alexandre avait toujours eu l'image de confessionnaux vacants. Mais qu'à cela ne tienne, c'est dans son studio même qu'il recevra la visite de ce prêtre.

«Je vais me confesser. Finalement, j'en ai pour 1 h 30. Je ressors de là, c'est l'heure du diner. Ma femme est fâchée contre moi parce qu'elle a trouvé ça long et que je ne l'avais pas aidée à préparer le diner. Je lui ai dit que le prêtre l'attendait, même si c'était le temps de diner. Et finalement, ça a duré plus longtemps que moi», se rappelle Alexandre, qui se confesse régulièrement depuis.

«La promesse de ne pas recommencer, c'est difficile. Quand il y a des habitudes profondément ancrées, tu sais que tu vas recommencer. Mais après chaque confession, je réalise que c'est toujours plus long avant que je chute, et après quelques confessions, je suis venu à bout de vices très graves.»

ENTRE SILENCE ET TOHUBOHU

Alexandre a entrepris de diriger un chœur de chant grégorien. En région, les six chanteurs ont l'ambition d'embellir les célébrations des églises de campagne. Comme musicien jazz, pourquoi est-il autant saisi par ce chant sacré qui peut paraître aux antipodes du free jazz?

«Quand j'ai découvert le chant grégorien, j'ai trouvé que c'est un chant qui rend sensibles à l'oreille les attributs de Dieu, éternel et immobile. Il n'y a pas de début, pas de fin, pas de petite ritournelle qui me rattache à un bout que je reconnais facilement», pense-t-il.

La musique, me dit Alexandre, il l'observe partout dans les Écritures saintes. Si, par les psaumes, les chrétiens sont invités à louer Dieu par la cithare et les flutes, Alexandre veut le faire, modestement, par le free jazz. Sur son piano, il veut montrer le visage d'un Dieu foisonnant.

Dans la musique improvisée qui naît d'un acte créateur jaillissant parfois d'une angoisse, Alexandre voit une manière de s'abandonner à Dieu. Ça change sa façon de jouer.

«J'essaie de servir ceux pour qui je joue, je me mets à leur service. Quand j'étais jeune, je jouais pour le regard des femmes, l'argent ou d'autres considérations. Maintenant, je veux que ce soit vraiment pour Lui.»

Dans l'ancienne église transformée en salle de concert, son ensemble interprète *What is this thing called love*, une adaptation de Charles Mingus. Les mains d'Alexandre Grogg glissent avec grâce sur le clavier de son instrument. D'une note à l'autre, on sent que c'est bien l'Amour qui le guide. ■

Si, par les psaumes, les chrétiens sont invités à louer Dieu par la cithare et les flutes, Alexandre veut le faire, modestement, par le free jazz.

CARTE BLANCHE



Une mission salvatrice

Annabel Loyola
redaction@le-verbe.com

Jeanne Mance est morte il y a 350 ans cette année.

Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph m'ont proposé d'écrire un texte à cette occasion. Elles trouvent mystérieux que je sois née à Langres, la ville qui l'a vue naître et grandir, et qu'à quelques siècles d'intervalle, j'aie immigré à Montréal, la ville qu'elle a cofondée. Cette femme m'a inspirée au point que je lui ai consacré les quinze dernières années de ma vie.

J'ai (co)produit et réalisé quatre films qui rendent hommage à sa vie et à son œuvre. C'est arrivé comme ça. Ni mariée, ni veuve, ni religieuse, Jeanne s'est illustrée au XVII^e siècle comme une femme indépendante à la foi profonde et aux valeurs humaines incontestables. Elle est allée au bout de son élan, de son talent et de son engagement pour fonder un hôpital et une ville dans le Nouveau Monde, sur l'île de Montréal.

J'accompagne chacun de mes films à la rencontre de leur public. En près de quinze ans, beaucoup de témoignages m'ont été livrés. Il m'est souvent difficile de les garder pour moi, tant ils me dépassent.

C'est de cela que j'aimerais parler ici, d'histoires profondément humaines dont j'ai été témoin. J'en retiens une, particulièrement.

Printemps 2011. Je reçois un courriel de la journaliste Anne Marie Lecomte. Elle souhaite voir mon premier film, *La folle entreprise, sur les pas de Jeanne Mance*. Elle précise toutefois, et elle s'en excuse, qu'elle est en congé de maladie et qu'elle ne sait pas si elle aura la force d'écrire un texte.

Après une petite recherche, j'apprends que son fils de 16 ans s'est enlevé la vie. Elle a annoncé la nouvelle à son lectorat de *Châtelaine* dans une poignante chronique intitulée «Parti sans bruit». Son mandat à *Châtelaine* était d'écrire

sur sa famille. En tant que journaliste, elle ne pouvait rien inventer. Si elle continuait d'écrire, elle devait dire ce qui s'était passé. Si elle avait arrêté d'écrire, ce qui a failli arriver, elle laissait en plan des milliers de lectrices et de lecteurs du magazine. Je lui réponds immédiatement, lui expédie le DVD du film et lui transmets mes condoléances en espérant secrètement que Jeanne lui apportera un brin de réconfort.

À peine trois mois plus tard, sa chronique «Mademoiselle Mance» est publiée.

«Mes écritures étaient au point d'extinction quand Jeanne Mance, morte il y a 335 ans, m'a rallumée. Alors, me revoici.» Ce sont les mots qui ouvrent sa chronique, à la fois bouleversante et lumineuse. Elle me touche au plus haut point. Anne Marie raconte comment Jeanne Mance, qu'elle ne connaissait pas, l'a inspirée. Jeanne a perdu la plupart de ses frères et sœurs pendant la guerre de Trente Ans. Elle aurait pu mourir à maintes reprises à l'époque des épidémies de peste, des traversées périlleuses et des guerres incessantes qui sévissaient de part et d'autre de l'Atlantique.

Ainsi, les fils de nos histoires respectives se croisent... Jeanne n'a pas fondé de famille. Comme elle, je n'ai pas eu d'enfant, et Anne Marie a perdu son plus grand de façon soudaine, tragique et inexpliquée. Ça s'arrête là, il ne grandira plus.

Mais il nous reste à toutes trois la mission. Celle d'Anne Marie est d'écrire. Grâce à Jeanne, elle reprendra la plume, «sa mission salvatrice». Sa voix s'égaye en parlant de l'écriture comme d'une «expérience féconde». Pour ma part, en plus de redécouvrir mes origines à travers mes films, Jeanne m'a permis de trouver ma voix et de naître pour la deuxième fois. Quant à Jeanne, elle est partie de Langres au XVII^e siècle pour fonder un hôpital en Nouvelle-France. Sans le savoir, elle a enfanté une ville.

Montréal, le 26 avril 2023

Annabel Loyola est cinéaste. Son film *La ville d'un rêve* (72 min, 2022) est présenté tout au long de l'année 2023 à l'occasion du 350^e anniversaire du décès de Jeanne Mance.
➔ linktr.ee/annabelloyola.

ÉPILOGUE

LE VERBE DÉMÉNAGE !



«Élargis l'espace de ta tente, déploie sans hésiter la toile de ta demeure.» (Is 54,2)

Non, notre équipe ne part pas en camping pour les vacances !

Depuis le 14 juin dernier, le Verbe médias a déménagé.

Notre équipe profite du soleil à une **nouvelle adresse** : **1215, av. du Chanoine-Morel, Québec (Qc) G1S 4B1.**

N'oubliez pas d'inscrire ce changement à votre carnet d'adresses !

DES CHIFFRES ET DES MOTS



Recherche et rédaction : Jessye Blouin - Sources : Fender - Music Business Worldwide - Crédits : Atlantic Records

LA RÉDAC RECOMMANDE



Lauren Daigle, *Lauren Daigle*, Atlantic Records, 2023.

Depuis *Look Up Child*, sorti en 2018, Lauren Daigle est une incontournable de la musique évangélique américaine. Cet album lui a valu deux Grammy Awards en plus de la hisser à la première place du palmarès chrétien et à la troisième du Billboard 200 américain. Elle récidive en 2023 avec un album éponyme dont les 10 premières chansons ont été rendues disponibles le 12 mai dernier. Les 10 suivantes le seront au cours de l'année.

L'héritage soul de cette auteure-compositrice-interprète à la voix puissante est manifeste dans plusieurs chansons. Son style pop engageant devient rapidement un ver d'oreille, son répertoire tournera en boucle dans votre voiture ou dans vos écouteurs! Chacune de ses chansons est un témoignage d'espérance en un Dieu qui relève et qui sauve, encore aujourd'hui. (J. B.)

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray,
Noémie Brassard,
Maxime Huot-Couture.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTION

Brigitte Bédard,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
James Langlois,
Simon Lessard
et Antoine Malenfant

GRAPHISTE

Émilie Dubern

RÉVISEURS

Robert Charbonneau
et Florence Malenfant

COMMUNICATION ET MARKETING

Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 4 et 14 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Avec l'autorisation d'Universal Music Group

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL
et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.
et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

Financé par le gouvernement du Canada



1215, av. du Chanoine-Morel, Québec
(Québec) G1S 4B1
Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

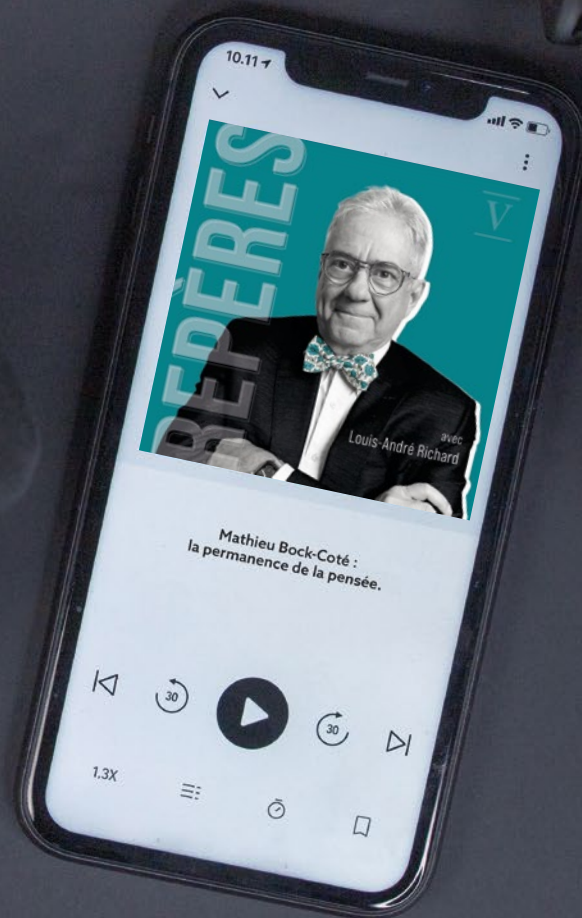
NOUVELLE ADRESSE

NOUVEAU BALADO

LeVerbe
médias
présente

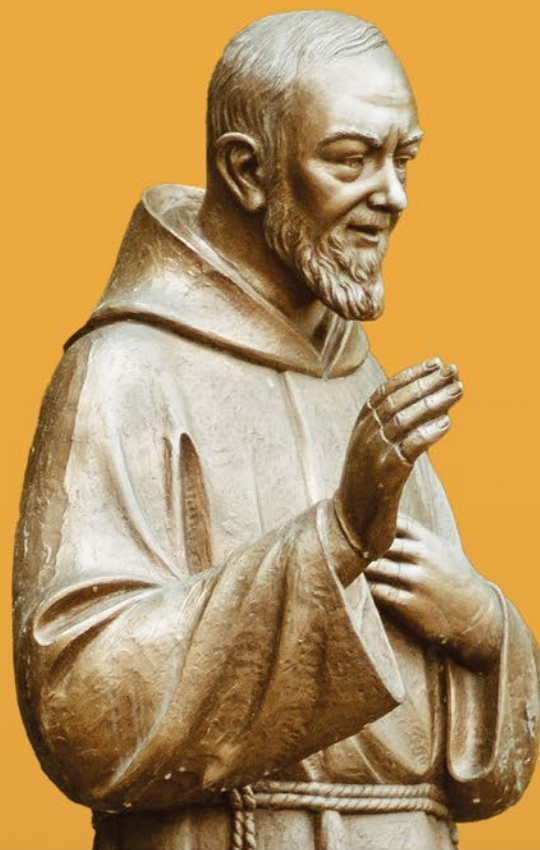
REPÈRES

avec Louis-André Richard



De grandes conversations avec les penseurs de l'heure pour trouver des repères dans un monde en transition.





FAITES LE LIEN



RELIEZ FOI ET CULTURE.

Contribuez à notre campagne majeure.

LeVerbe
médias